

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

## LE GRAND VAINCU

DEUXIÈME PARTIE — LA GUERRE DES BOIS

XIII. — SURPRISE.

Le lendemain matin, Gaston de Saint-Preux fit sa ronde habituelle dans les deux enceintes du fort.

Léveillé l'accompagnait.

Tout-à-coup, au détour d'une palissade, Saint-Preux vit un vieux sergent du détachement s'avancer vers lui.

Son visage, dont les fatigues et la faim n'avaient pu encore éteindre entièrement les teintes vermillonnées, semblait exprimer la joie d'une grande découverte :

— Mon capitaine, dit-il en s'arrêtant court devant Saint-Preux



Au même instant un cri de stupeur s'échappa de toutes les bouches.

Les soldats étaient tous à leur poste ; mais leurs traits fatigués, pâles, indiquaient que les cruelles souffrances de la faim commençaient à les torturer.

Quelques-uns étaient obligés de s'appuyer sur leur fusil pour ne pas tomber.

La vue de ces pauvres gens si braves, si résolus en face de la certitude de la mort émut profondément le cœur de Gaston de Saint-Preux.

Tous le saluaient avec respect quand il passait devant eux ; mais aucune plainte ne s'échappait de leurs lèvres.

Le père André avait raison de dire que ces défenseurs du Canada étaient d'admirables soldats.

et en lui faisant le salut militaire... mon capitaine, une bonne nouvelle !...

— Et laquelle, mon brave La Ressource ? demande le gentilhomme surpris.

— Vous croyez ne plus avoir de vivres ?

— Nous n'en n'avons plus, en effet.

— Eh bien ! je viens vous en indiquer, moi.

— Que veux-tu dire ?

— Là-bas... dit le sergent en indiquant un petit bâtiment en planches situé près de l'abîme noir où avait été la poudrière.

— Où ? Voyons, parle... explique-toi.

— Ce matin, je me suis dit en m'éveillant : Mon vieux, voi-

ci le moment de montrer que celui qui t'a surnommé La Ressource n'a pas été un sot. Il ne reste plus dans le fort qu'un peu de farine dont une souris ne voudrait pas, un os de jambon avec lequel maître Léveillé a déjà confectionné trois soupes consécutives et qui est aussi blanc qu'une bille de billard, et enfin un pauvre morceau de bouf salé qui serait meilleur pour consolider tes bottes que pour fortifier ton estomac. Ça ne peut pas durer comme ça... Ce soir, à souper, on commencera à se manger les uns les autres, on tirera au sort, et comme tu n'as pas de chance, c'est toi qui auras l'honneur d'être dégusté par les camarades...

— Voyons, achève, dit Saint-Preux en coupant court au discours du vieux soldat.

— Voilà, capitaine, fit le sergent dont les petits yeux pétillèrent de joie sous les broussailles de ses gros sourcils... Je me suis donc mis en campagne, j'ai fureté partout... Or, en passant devant cette baraque, là-bas, j'ai entendu une voix mélodieuse que je connaissais bien... Oh ! oh ! me suis-je écrié, j'ai trouvé la mine aux rôtis, aux cervelas et aux « beefsteaks, » comme disent ces coquins d'Anglais !.. j'ai poussé la porte et j'ai vu devant moi gras, dodu, luisant...

— Qui donc ?

— Eh ! parbleu ! cet affreux animal qui a failli nous faire manquer notre coup, l'autre soir...

— Le mulet !

— Maître Martin en personne, dit gravement le sergent. Il avait le nez fourré dans un tas de bonne herbe fraîche et semblait me regarder de travers, comme pour se moquer de mon estomac creux.

— Mais, en effet, s'écria Saint-Preux, comment n'y ai-je pas pensé ?...

Et, jetant un regard sévère sur Léveillé :

— Pourquoi, lui dit-il, ne m'as-tu pas prévenu que tu avais conduit ce mulet au fort ?... Qu'on l'abatte à l'instant !... Il nous donnera au moins pour trois jours de vivres... Merci, mon brave La Ressource !

Le sergent se releva fièrement devant ce compliment de son supérieur ; ses épaisses moustaches grises se hérissèrent comme celles d'un chat qui fait le gros dos.

— Mon Dieu, monsieur le baron, dit Léveillé en baissant les yeux d'un air un peu embarrassé, je m'étais attaché à ce pauvre animal... Vous savez, quand on est resté ensemble pendant une longue route... Pourtant je savais bien que son jour viendrait ; je ne me faisais pas d'illusion, et si j'avais pensé que la mort de mon pauvre Martin pût prolonger la résistance du fort, je n'aurais pas hésité un instant, je l'aurais plutôt sacrifié moi-même...

— Eh bien, pourquoi hésites-tu maintenant ? Trois jours de vivres, c'est le salut peut-être... La Ressource, commandez à deux hommes de tuer cet animal.

— Hélas ! monsieur le baron, dit Léveillé avec un sentiment à la fois touchant et comique, ce « meurtre » serait inutile. Ce ne sont pas seulement les vivres qui nous manquent...

— Comment cela ?

— J'ai donné ce matin aux blessés les dernières gouttes d'eau... Si nous ne mourons pas de faim, nous mourons de soif !

Saint-Preux baissa la tête ; La Ressource se gratta l'oreille avec embarras. Cette sinistre perspective lui fit écarquiller ses petits yeux gris :

— Mais, dit-il, pourtant... permettez... l'eau n'est pas absolument nécessaire à la santé... et il me semble qu'un bon verre de rhum peut remplacer avantageusement...

— Il n'y a rien, plus rien, entendez-vous, dit Léveillé d'un ton désespéré.

— Nous sommes perdus, murmura Saint-Preux avec un soupir.

Au même instant, un coup violent fit sauter le chapeau du sergent La Ressource.

Le vieux soldat tourna sur lui-même tout étourdi et, en se remettant d'aplomb, il lança une exclamation sonore :

— Mille tonnerres ! s'écria-t-il, quel est l'insolent qui jette une pierre sur le crâne de son supérieur ?...

Le caillou qui venait de le frapper avait roulé à ses pieds.

Il le ramassa.

— Tiens ! dit-il, il est enveloppé dans un papier !

Saint-Preux arracha ce papier des mains du sergent, le déplia, y jeta les yeux, et, au même instant, un cri de joie, de triomphe s'échappa de ses lèvres :

— Nous sommes sauvés ! s'écria-t-il... La Ressource, faites prendre les armes à vos hommes... Léveillé, déterre le baril de poudre et porte-le près des canons du fort... Ah ! vive Dieu. cette journée sera belle !

Puis, s'élançant sur le retranchement et s'adressant aux hommes qui gardaient les palissades et qui accoururent aux accents de sa voix jeune et vibrante :

— Soldats, s'écria-t-il, Dieu nous envoie un secours inespéré !... Nous allons faire une trouée dans les rangs des Anglais... Dans quelques heures, si vous faites bravement votre devoir, nous serons libres et vengés !.. Vive le roi !

— Vive le roi ! répétèrent les soldats.

Et aussitôt un frisson d'enthousiasme parcourut les rangs des rares défenseurs du fort. Les paroles ardentes de Gaston de Saint-Preux avaient soudain ranimé leurs forces affaiblies ; une sorte de fièvre généreuse allumait leurs regards tout à l'heure si mornes et si désespérés.

On entendit un cliquetis d'armes et tous vinrent se serrer autour de leur jeune chef, attendant, impatients, le signal de marcher aux Anglais.

#### XIV

##### LA CAMPANULA RUBRA.

Il faut retourner maintenant au camp du Serpent-Rouge.

On se rappelle que tandis que les guerriers delawares s'éloignaient à travers la forêt pour prévenir les tentatives que les Abénaquis pourraient faire pour délivrer l'Aigle-Noir, les femmes de la tribu préparaient le supplice des trois prisonniers.

Le Serpent-Rouge et le sorcier Alagami avaient été prendre place au milieu des sachems.

Devant le poteau de torture, où Ouinnipeg était attaché entre le père André et Jean d'Arramonde, sur le brasier même où rougissaient les instruments de supplice, était placée une énorme chaudière remplie d'un mélange d'eau et de rhum aromatisé avec des herbes de la forêt.

Ce breuvage était destiné à exciter l'ardeur des bourreaux et aussi à ranimer les forces des victimes au moment où elles seraient prêtes à défaillir sous la cruauté des supplices.

Les femmes delawares trempèrent dans la chaudière des tasses de calebasse suspendues à leur ceinture, puis, ayant bu cette boisson brûlante, elles se précipitèrent sur les malheureux prisonniers en poussant des cris de vengeance.

Mais, au même instant, un incident inattendu vint arrêter leur fureur.

Quatre ou cinq des guerriers delawares que le Serpent-Rouge avait envoyés en reconnaissance parurent tout à coup sur la lisière du bois.

Un nouveau prisonnier était au milieu d'eux.

En apercevant ce prisonnier, Jean d'Arramonde eut un mouvement de surprise :

— Paterne !... s'écria-t-il, lui aussi !... Pauvre garçon !

C'était, en effet, l'infortuné Paterne qui apparaissait escorté de guerriers delawares. Mais dans quel état, grand Dieu !

Livide, les yeux sortant de l'orbite, les vêtements en désordre et couverts de boue, l'ancien aide-droguiste semblaient pourvoir à peine se tenir sur ses jambes. Ses genoux s'entre-choquaient, ses bras pendaient inertes le long de son corps. Tantôt il poussait des gémissements plaintifs, tantôt il criait d'un air égaré, comme pour fléchir la férocité des sauvages gardiens qui le conduisaient.

Tout son attirail d'herboriste, ses cartons, ses boîtes de fer-blanc, dansaient autour de lui et suivaient les agitations convulsives de sa corpulente personne.

Il tenait à la main une longue plante décolorée et flétrie dont il respirait de temps en temps le parfum avec un geste machinal.

On se souvient qu'en punition de sa gourmandise Paterne avait été envoyé par son maître aux avant-postes du camp.

Au moment de l'attaque imprévue des Delawares, il s'était jeté plus mort que vif dans un buisson épais et y était resté blotti toute la nuit.

Le lendemain matin, n'entendant plus aucun bruit il se hasarda à sortir de sa cachette. Il dirigea de tous côtés ses regards circonspects, tendit l'oreille et marcha lentement dans le bois en se dissimulant derrière les gros troncs d'arbres qu'il rencontrait.

Il arriva ainsi au bord du lac à l'endroit où, la veille, ses compagnons avaient établi leur campement.

Cet endroit était désert. Les herbes foulées et un épais tas de cendres étaient les seuls indices du court séjour de la petite troupe.

Il reprit alors le chemin du bois.

On devine les angoisses du pauvre Paterne abandonné seul dans cette vaste forêt, croyant à chaque instant voir se dresser devant lui un de ces horribles Peaux-Rouges dont ses yeux avaient gardé l'image terrifiante, dont ses oreilles entendaient toujours les hurlements sinistres, s'imaginant enfin que chaque pas qu'il faisait allait réveiller quelque bête féroce ou quelque serpent endormi.

Il marchait au hasard, le cœur oppressé, la poitrine haletante, souffrant de la faim, dévoré par la soif, arrachant par-ci par-là aux buissons un fruit sauvage qu'il dévorait avec avidité.

Enfin il arriva à une sorte de petite plaine terminée par un amas de rochers grisâtres.

Épuisé de fatigue et d'émotion, il tomba assis sur l'herbe épaisse et leva tristement les yeux vers le ciel afin de reconnaître la hauteur du soleil dont la lumière dorée, perçant le feuillage des arbres élevés, venait inonder les rochers placés en face de lui.

Tout à coup il se leva d'un bond.

Son honnête visage exprimait une stupéfaction profonde. Il fit deux pas dans la clairière, l'œil fixe, les mains tendues, comme pour saisir quelque objet invisible.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il, est-ce bien possible ?

Et, oubliant soudain sa fatigue, ses terreurs, il s'élança vers les rochers et se mit à gravir leurs pentes glissantes avec une étonnante agilité.

A le voir grimper ainsi, on aurait pu croire que les émotions de la nuit lui avaient fait perdre l'esprit.

Qu'espérait-il donc trouver au sommet de ces énormes pierres amoncelées ?

Le rocher le plus élevé était couvert d'un épais tapis de mousse.

Une haute plante à la tige flexible, aux feuilles longues et pâles, sortait solitaire de cette couche de verdure et découpait ses formes grêles sur l'azur du ciel. Un bouquet de clochettes rouges la terminait.

Arrivé en haut du dernier rocher, Paterne arracha cette plante avec le geste brusque et violent de l'avare qui reprend son trésor, puis il se laissa glisser le long des rochers, au risque de se rompre vingt fois le cou, et vint rouler lourdement sur l'herbe de la clairière.

Il se releva rouge, essoufflé, saisit un long tube de fer blanc suspendu à son côté et en tira une feuille roulée qu'il contempla quelques secondes avec attention.

Ses regards agrandis par la joie et la surprise se portaient alternativement sur la plante et sur le dessin qu'il venait de déplier.

Enfin, frappant dans ses grosses mains et sautant comme un fou :

— J'ai la « Campanula rubra » s'écria-t-il... je l'ai trouvée ! je la tiens !.

Il se jeta à genoux pour remercier la Providence de cette découverte inespérée.

Des larmes de joie coulèrent le long de ses bonnes joues rouges. Il entendit, dans une sorte d'hallucination, le tintement des écus promis par maître Verdureau, il vit la boutique, objet de son ambition, ouvrant sa large vitrine sur la rue des Lombards, le pilon d'or resplendissant comme un soleil au-dessus de sa tête, la foule se précipitant pour contempler sa grande découverte, et lui, souriant, heureux, assis derrière son comptoir, recevant les compliments d'un air modeste et digne, racontant que pour conquérir ce trésor il avait failli mourir de faim dans les bois, être dévoré par les bêtes féroces, assassiné par les Peaux-Rouges...

Arrivé à cet endroit de son rêve, Paterne poussa un terrible cri d'angoisse.

Ces Peaux-Rouges que son imagination surexcitée venait d'évoquer, il les voyait là devant lui, hideux, effrayants, brandissant leurs lourdes haches.

Ce n'était plus une fiction, mais une terrible réalité. Cachés dans les buissons voisins, les guerriers du Serpent-Rouge l'avaient aperçu, ils le guettaient depuis quelques instants... maintenant il en était entouré.

L'un d'eux venait même de laisser tomber sa large main sur l'épaule du pauvre garçon.

— Grâce !... pitié !... s'écria Paterne toujours à genoux en joignant ses mains tremblantes.

Mais les Peaux-Rouges ne bougeaient pas ; ils semblaient l'examiner avec curiosité.

Les regards qu'ils fixaient sur lui avaient une expression plus étonnée que cruelle. Au bout d'un silence qui parut un siècle à l'infortuné valet de Jean d'Arramonde, ils semblaient se consulter entre eux.

Ils se montraient les boîtes, les albums de botanique, le grand bissac de toile suspendus autour de la ceinture de maître Paterne ; ils regardaient curieusement la plante qu'il avait été cueillir et le dessin gisant à terre à côté du rouleau de fer-blanc.

Enfin l'un d'eux prononça quelques paroles gutturales et ses compagnons parurent l'approuver par un signe de tête.

— Mon Dieu ! sainte Vierge ! murmura Paterno, si vous me tirez de ce mauvais pas, je brûlerai cent cierges devant le parvis Saint-Eustache !

Les Delawares, qui le trouvaient ainsi seul et sans armes au milieu de la forêt, qui l'avaient vu courir sur les rochers, au risque de se rompre les os, pour cueillir cette plante mystérieuse et se jeter ensuite à genoux devant elle en lui adressant des paroles bizarres, s'imaginèrent qu'ils avaient entre leurs mains le grand magicien des Français.

L'aspect singulier de Paterno et l'énorme perruque qui ruisselait en boucles innombrables autour de sa large figure étaient bien de nature à frapper l'imagination de ces hommes superstitieux.

Ils emmenèrent aussitôt l'ancien aide droguiste dans leur camp, persuadé que le Serpent-Rouge les féliciterait de l'importante capture qu'ils venaient d'opérer.

## XV

## LE GRAND MAGICIEN FRANÇAIS.

Le Serpent-Rouge écouta en effet avec attention, le récit que ses guerriers lui firent en lui présentant leur étrange prisonnier.

Celui-ci, qui jetait autour de lui des regards désespérés, aperçut tout à coup Jean d'Arramonde, le missionnaire et Ouinipeg attachés au poteau de torture.

Oubliant alors le danger qui le menaçait, il courut vers l'endroit du camp où étaient les trois prisonniers et s'adressant à son maître avec des larmes dans la voix :

— Ah ! monsieur, s'écria-t-il, vous voici donc aussi au milieu de ces affreuses gens ! Ils vous ont attaché, ils vont vous faire mourir peut-être...

— Je le crains, mon pauvre Paterno.

— Ah ! mon Dieu ! ils vont tous nous massacrer !

— Vous n'avez rien à redouter d'eux, mon brave garçon, dit alors le missionnaire qui avait surpris les paroles échangées entre les guerriers delawares et le Serpent-Rouge. Ils vous prennent pour un fou ou pour un sorcier : ils ne vous feront aucun mal.

— Vous croyez, mon père ? dit Paterno dont un vague sourire vint animer la physionomie consternée.

— J'en suis sûr.

Mais Alagami le jongleur ne tarda pas à démentir l'espoir que ces paroles avaient fait concevoir au malheureux Paterno.

Élevant la voix, il railla la superstitieuse erreur des Delawares et osa même accuser la crédulité de leur chef.

— S'il est sorcier, s'écria-t-il, qu'il fasse un miracle pour prouver que le Grand-Esprit est avec lui.

Et, s'élançant aussitôt vers Paterno qu'il terrifia par son aspect bizarre et par l'éclat de sa voix rauque et discordante :

— Fils de chienne, s'écria-t-il, oses-tu te dire magicien ?... Montre-nous ton pouvoir... nous avons des malades dans nos wigwams, vient les guérir !... un de nos guerriers est mort hier et son corps refroidi est exposé dans la tente des sachems, vient le ressusciter !... Imposteur à la langue double, tu trembles devant moi, tu n'oses fixer tes regards sur les miens !...

« Et vous, s'écria-t-il en s'adressant aux guerriers qui avaient ramené Paterno et aux femmes qui l'écoutaient curieusement, pourquoi retardez-vous par vos paroles bavardes le supplice des

prisonniers ? Attachez ce visage-pâle au poteau de torture et remerciez le Grand-Esprit qui nous livre un nouvel ennemi... Puisqu'il se dit sorcier, c'est moi qui le torturerai de mes propres mains... Je veux voir s'il saura m'échapper !...

Et, tirant de sa ceinture un large couteau, il se jeta furieux sur le malheureux Paterno, le saisit par les cheveux pour le scalper...

Au même instant, un cri de stupeur s'échappa de toutes les bouches.

— C'est magicien, un grand magicien !... crièrent les femmes delawares en s'écartant du prisonnier avec une crainte respectueuse.

Paterno s'était laissé tomber à terre au moment où Alagami s'était jeté sur lui...

Et sa fameuse perruque était restée entre les mains du sorcier delaware, sans que le couteau à scalper ait eu le temps de toucher la peau de sa tête.

Malgré son impudence, Alagami fut terrifié par ce prodige.

Il tenait au bout de son bras tendu la perruque Louis XIV de maître Paterno et la regardait d'un air hébété.

— C'est un magicien, un grand magicien !... crièrent de nouveau les femmes de la tribu.

Et, ramassant des pierres et de la boue, elles en couvrirent le sorcier delaware, qui courut se cacher dans les bois, poursuivi par leurs malédictions et leurs insultes.

Alors le missionnaire se pencha vers Paterno agenouillé et tremblant :

— Relevez-vous promptement, dit-il d'une voix ferme ; du sang-froid, du courage, et vous pouvez tous nous sauver.

Paterno entendit ces paroles, il se remit debout, mais ses jambes tremblaient et ses regards étaient toujours hagards et terrifiés.

Le Serpent-Rouge s'avança alors vers lui et montrant la « campanula rubra » que, malgré tant d'émotions, le digne garçon tenait toujours serrée dans sa main crispée :

— Quelle est la plante que mon frère blanc a cueillie ? dit-il avec une feinte douceur ; elle m'est inconnue... Mon frère blanc me dira-t-il quelles sont les maladies qu'elle guérit ?

Malgré l'énergique recommandation du missionnaire, le valet de Jean d'Arramonde sentit son cœur défaillir en voyant les peintures effrayantes dont le chef sauvage était couvert.

— Courage ! courage ! Paterno, dit alors le père André... Faites tout ce que je vous dirai, et votre maître sera libre.

Puis, s'adressant à l'Aigle-Noir, en langue delaware :

— Cet homme ne comprend pas les paroles de mon frère rouge, dit le missionnaire ; je vais les lui expliquer.

Et à Paterno en français :

— Dites-moi quelques mots, n'importe lesquels...

— Ah ! mon père, je voudrais bien être à Paris, rue des Lombards !... fit le pauvre Paterno en soupirant.

— Bien.

Se tournant alors vers le chef peau-rouge, le père André reprit d'un ton solennel :

— Mon frère blanc me dit que le breuvage dans lequel cette plante est trempée rend les guerriers invulnérables et donne aux femmes la beauté de leur jeunesse.

Un murmure d'étonnement s'éleva dans les rangs pressés des Delawares.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

## LE PERCEPTEUR DE MARSAY

## II

— A cinq petites lieues. Nous n'y arriverons guère avant deux heures, les chemins sont détrempés.

— Deux heures ? murmura le jeune homme, je m'estimerai heureux si ces rosses n'en mettent pas plus de trois !

Mais, à sa grande surprise, le coup de fouet du départ enleva les petits chevaux, qui s'élançèrent avec une rapidité vertigineuse. Ils bondissaient sur la route cahoteuse, sans souci de la ligne droite, et imprimant à la vieille voiture l'allure la plus fantastique.

— Oh ! oh ! pensa Robert (car le voyageur n'était autre que lui) ; nous arriverons avant neuf heures, en effet, si tant est que ces planche vermoulues ne se disjoignent pas en route.

Cependant, il réussit, à l'air de sa couverture de voyage, roulée autour de lui, à garder un certain équilibre sur sa banquette ; et, baissant la glace ruisselante d'eau, il prit un cigare, et tint les yeux fixés sur la campagne saturée d'humidité.

Un jour gris et triste se levait peu à peu ; mais le brouillard rétrécissait l'horizon. La route était bordée de talus plantés de chênes rabougris, et au-delà s'étendait un pays plat, coupé en tous sens par des haies dépouillées et des fossés semblables à ceux du chemin. Au milieu du brouillard, quelques bouquets bois s'élevaient çà et là, et, de loin en loin, un groupe de chaumières se pressaient autour d'une petite chapelle au clocher aigu.

La voiture traversa l'un de ces villages, et les chevaux s'étant arrêtés d'eux-mêmes devant une maison chétive et délabrée, par la porte on apercevait un grossier comptoir d'étain, le cocher descendit et demanda un verre d'eau-de-vie, qu'il but debout et d'un trait.

Au bruit de la voiture, des enfants déguenillés étaient apparus sur le seuil des chaumières voisines, et montraient leur petit air ébahi et leurs figures brunes et pittoresques.

Comme le cocher remontait sur son siège, une jeune fille portant une grosse jupe de drap, un fichu d'indienne et le petit bonnet du pays, sortit de l'auberge, une corbeille à la main.

— Pour le colonel, dit-elle brièvement. Prends garde, Pierre, ce sont des œufs frais.

— Mettez-les dans l'intérieur, fut-il répondu.

La jeune fille ouvrit la portière, et posa à terre, sur la paille qui garnissait l'omnibus, la corbeille remplie de foin où une douzaine d'œufs transparents étaient arrangés avec précaution.

— S'il vous plaît, monsieur, dit-elle avec un accent indigène des plus prononcés, ne mettez pas les pieds dessus.

Le fouet siffla dans l'air, et les chevaux reprirent leur course désordonnée.

Robert jeta un coup d'œil sur la bourriche.

— Diable ! pensa-t-il, voyant sur le dessus une large adresse d'un marchand de volailles du Mans, ceci doit être une poularde. Il prend soin de sa table, ce colonel... Bausset, ajouta-t-il, lisant le nom écrit en gros caractères. Au fait, ce doit être le parent de cette belle personne qui m'a fait un tableau si séduisant de ma future résidence.

Il se renfonça dans son coin, et abaissa sa casquette sur ses yeux. Mais au moment où il se laissait aller à une légère somnolence, de rudes cahots le réveillèrent brusquement : la voiture roulait sur les pavés inégaux et pointus d'une rue étroite, bordée de maisons pauvres et sombres, et un instant après, débouchant sur la place, elle s'arrêtait devant l'enseigne obligée du "Cheval-

Blanc," où Robert se hâta de descendre, pressé qu'il était de dégoûter ses membres endoloris.

La place de la ville était vaste, irrégulière, mais vraiment pittoresque avec sa rangée de gros tilleuls, sa vieille fontaine et son église gothique, aux tons grisâtres, dont la base, malheureusement, disparaissait sous une ceinture d'affreuses petites constructions en bois.

Robert avait à peine eu le temps de voir tout cela d'un coup d'œil, lorsqu'il entendit une voix des plus insinuantes, l'invitant à entrer dans l'hôtel, désignation un peu prétentieuse, peut-être, pour cette maison modeste et exigüe, au-dessus de laquelle un cheval d'une blancheur idéale et de formes fantaisistes piaffait lourdement sur un tableau noir.

Le jeune homme fut introduit dans une grande salle à manger, sombre, nue malgré sa longue table, et dans le foyer de laquelle une servante entassait rapidement des fagots.

Il se retourna vers l'hôtesse, petite femme grasse et souriante, au teint encore vermeil.

— Il se passera du temps avant que cette grande pièce se réchauffe, dit-il. N'avez-vous pas du feu allumé ailleurs ? Je suis vraiment transi.

— Si Monsieur voulait entrer un moment dans la cuisine?... Je puis dire qu'elle est propre, et il y a un brasier.

Robert fit un signe d'acquiescement, et suivit la petite femme dans une cuisine aux poutres noircies, dont les murailles disparaissaient en partie sous une garniture de cuivres étincelants, et dont la table en bois blanc bien lavé, et surtout l'énorme foyer où flambaient plusieurs bûchers, présentaient un aspect vraiment agréable.

Il s'assit sous le manteau de la cheminée, et étendit avec délices ses pieds à la flamme, tandis que deux servantes affairées, obéissant aux ordres de leur maîtresse, plaçaient sur le bout de la table une serviette bien blanche, un bol et une assiette, puis apportaient un grand pain de ménage à la croûte brune et appétissante, un morceau de beurre jaune comme de l'or, du café bouillant et de la crème épaisse.

Si simple que fut ce déjeuner, il était vraiment tentant, et Robert accorda des éloges sincères aux produits du pays, représentés par le beurre à la crème.

— Monsieur vient se promener à Marsay ? dit l'hôtesse d'un ton engageant, tout en tirant un long tricot de la poche de son tablier.

— Pas précisément, répondit Robert avec un sourire ; la saison n'est pas favorable à la promenade.

— C'est juste ! Au premier moment, en voyant quelqu'un dans le courrier, j'ai cru que c'était quelque voyageur de commerce ; mais j'ai été vite détrompé. Les voyageurs sont parfois si exigeants et si fiers ! J'ai l'habitude des gens du grand monde, et quand je vous vois déjeuner là, tout bonnement, dans ma cuisine, cela me rappelle le jeune M. de Valbert, que j'ai élevé. Les Valbert sont une famille de nobles, et il y a chez eux des domestiques en livrée ; cependant, quand M. Adolphe vient ici pour chasser, il reste à causer avec moi, là même où vous êtes, et veut toujours que je dîne auprès de lui.

Robert n'imposa pas une plus longue épreuve à la curiosité de la bonne femme.

— Je suis le nouveau percepteur, dit-il en souriant.

Le visage de l'hôtesse s'empourpra.

— J'aurais dû le deviner ! s'écria-t-elle. Mais on ne vous attendait que la semaine prochaine. Est-ce que nous aurons l'honneur de vous compter au nombre de nos pensionnaires ?

— Seulement pour quelques jours, jusqu'à l'arrivée de mes meubles.

— Alors, je pourrai peut-être renseigner Monsieur sur les maisons à louer... dit l'hôtesse avec empressement. Je connais même une domestique très sûre ; si Monsieur veut se fier à moi...

A ce moment, la porte de la cuisine s'ouvrit brusquement, et un homme de haute taille entra délibérément.

— Madame Durand, dit-il, ma femme me prie de vous demander si vous avez pu vous procurer ce qu'elle vous a commandé.

— Le poisson ? justement, j'allais l'envoyer à Madame de Kersall. Un vilain temps, monsieur Olivier !—pardon, monsieur le maire ! J'étais si habituée à défunt M. Barnault, que j'ai de la peine à me figurer que c'est vous qui l'avez remplacé. Ne voulez-vous pas prendre un air de feu ?

Pendant l'échange de ces quelques paroles, Robert avait examiné le nouveau venu avec une certaine curiosité.

C'était un homme de trente-quatre ou trente-cinq ans, au teint hâlé, aux épais cheveux blonds. Son air doux et enjoué contrastait avec une force physique extraordinaire. Avec ses larges épaules, sa stature élevée, sa tête puissante, il y avait quelque chose de presque touchant dans le regard plein de bonté et de bienveillance de ses yeux bleus.

Il portait un épais pardessus, mais l'avait laissé ouvert comme si la pluie et le froid eussent passé inaperçus pour lui.

Lorsque l'hôtesse avait prononcé le nom de Kersall, Robert s'était levé brusquement. A peine cessait-elle de parler, qu'il s'avança rapidement vers l'étranger.

— Olivier ! s'écria-t-il, qui m'eût dit que je te retrouverais ici ?

— Robert ! dit à son tour M. de Kersall, est-il possible que tu sois notre nouveau percepteur ?

— Sans doute, j'arrive à l'instant.

Ils s'embrassèrent cordialement, et l'on eût pu voir passer sur leur physionomie, cependant si différentes, un même reflet joyeux provenant de souvenirs juvéniles, soudain ravivés.

— Quelle heureuse fortune ! reprit M. de Kersall, faisant deux pas en arrière, et cherchant à retrouver sur les traits du jeune homme les réminiscences d'autrefois. Madame Durand, ajouta-t-il, vous enverrez chez moi les malles de M. Varcy ; je vous l'enlève, c'est un vieux camarade.

— Y penses-tu ? dit Robert, je n'ai pas l'honneur de connaître madame de Kersall...

— Raison de plus, il faut que vous fassiez connaissance. Bien que nous nous soyons pendant longtemps perdus de vue, tu n'as jamais été oublié, et ma femme a souvent entendu prononcer ton nom.

— Mais c'est terriblement indiscret ! Mes meubles sont encore en route ; je ne puis donc songer à m'installer avant plusieurs jours, et je vous gênerai...

M. de Kersall poussa un bruyant éclat de rire.

— Nous gêner !... Ah ! la bonne histoire !... Nous sommes tous les jours dix à table, mon cher, et notre maison ne ressemble pas à vos petites cages parisiennes. Dieu merci, on peut y loger une escouade d'amis. Ne me réponds plus rien, ou bien j'use de violence.

— Ceci serait dangereux pour moi, dit Robert en riant.

Mais pendant qu'il hésitait encore, M. de Kersall, sans paraître remarquer l'air de déconvenue de l'hôtesse, l'aidait, moitié

de gré, moitié de force, à mettre son pardessus, et, lui prenant le bras, il l'entraîna hors de la maison.

— Maintenant, dit-il, raconte-moi par quelle aventure je retrouve mon petit protégé du collège percepteur à Marsay.

— Avant de te rencontrer, mon cher Olivier, j'aurais volontiers qualifié cette aventure de fâcheuse. Je suis venu échouer ici par nécessité.

— Bah !... Mais la dernière fois que je t'ai vu, à Paris, tu ne comptais embrasser aucune profession, et tu déclarais hautement que, ton droit terminé, tu vivrais de tes rentes.

— C'est ce que j'ai fait. J'en ai si bien vécu qu'il n'en reste plus rien aujourd'hui.

M. de Kersall se retourna brusquement, et attacha un regard pénétrant sur le visage de son ami.

— D'après tes paroles, dit-il, on pourrait te prendre pour un mauvais sujet ; mais les viveurs ne conservent ni cette expression de calme intelligence, ni l'enjouement qui perce malgré toi dans tes yeux, ni enfin la santé que révèle ce teint clair et vigoureux. Comment as-tu perdu ce que tu possédais ?

Robert sourit.

— Merci d'abord à ta bienveillante amitié, dit-il. J'ai été élevé trop en dehors des sauvegardes de la famille pour ne pas avoir rencontré de dangereuses tentations. J'ai suivi souvent, je l'avoue, les pentes où se laisse entraîner la jeunesse de notre temps ; cependant, et en dépit de certaines fautes, je ne suis pas ce qu'on appelle un viveur ; le vice n'a jamais, chez moi, dégénéré en habitude. J'ai gaspillé sottement mon argent, mais non point d'une manière déshonorante ; j'avais des goûts artistiques ruineux, je ne savais pas résister à mes fantaisies, et j'avais compté sur l'héritage de mon parrain, qui m'a été contesté par suite d'une irrégularité de forme. Mes dernières ressources s'en sont allées dans ce procès,—ma dernière carte,—et le moment fatal de la ruine étant arrivé, j'ai dû mettre mes amis en campagne, faire jouer des ressorts puissants, tourmenter des chefs de division et harceler un ministre pour obtenir une position qui me donne le nécessaire.

— Sois tranquille, dit en riant M. de Kersall, à Marsay, tes appointements te permettront un certain superflu. Nous te mettrons au courant de notre vie de province, et tu verras que, même à un Parisien comme toi, elle peut offrir des ressources passables. Quant à moi, je me suis marié ici, et nous vivons en famille avec les parents de ma femme, et mon vieux père et mon frère Armand, qui sont venus se réunir à nous du fond de la Bretagne. Tandis que Léonie dirige la maison et gouverne nos quatre marmots, j'administre, moi, les affaires de la ville, ce qui me donne plus de besogne qu'on ne pourrait le croire... Nous voici presque arrivés, ajouta-t-il, désignant une grille qui s'étendait à quelque distance, à gauche de la rue étroite où ils entraient.

Robert fouilla vivement dans sa poche, puis s'arrêta.

— Bon ! dit-il, j'ai perdu mes gants !

— Qu'importe ! On passe parfaitement bien ces petites omissions-là à un voyageur.

— Pas du tout ! Je ne puis me présenter sans gants devant madame de Kersall. N'y a-t-il pas près d'ici une boutique où je puisse en trouver ?

— Oh ! oui, certainement, si tu y tiens ! Revenons sur nos pas, c'est là, au coin de la place.

Il s'arrêtèrent devant une très petite et très vieille maison, dont le rez-de-chaussée avait été transformé en boutique. A une large fenêtre s'étaient divers objets de mercerie et de lingerie commune, des images d'un sou, des billes et autres menus jouets



d'enfants. La porte vitrée fit, en s'ouvrant, résonner une sonnette aiguë, et les deux hommes se trouvèrent dans une vaste pièce, lambrissée en bois de châtaignier, dont le plafond élevé était traversé de grosses poutres brunes, et à laquelle, en dépit du comptoir placé à droite, et d'un certain nombre de tiroirs et d'étagères, une haute cheminée sculptée, une antique console en marbre jaune, une table en bois des îles, à galerie de cuivre, quelques sièges en velours d'Utrecht donnaient plutôt la physionomie d'un salon d'autrefois que celui d'un magasin moderne.

Il ne s'y trouvait personne à ce moment ; mais au bruit de la sonnette, une porte intérieure s'ouvrit, et Robert vit entrer la plus étrange marchande qu'il eût jamais vue.

C'était une très grande femme, dont la taille, malgré sa maigreur, ne manquait pas de majesté. Son visage avait des tons d'ivoire, et bien qu'il n'offrit aucune trace de beauté, l'ensemble de ses traits, animés par des yeux noirs encore vifs, possédait une certaine grâce.

Elle était vêtue d'une robe noire très étroite, d'une scrupuleuse propreté, mais dont l'âge se révélait par des tons verdâtres ; un châle, également noir, retombait sur un tablier à vastes poches, et un bonnet de mousseline, noué sous le menton par un ruban de couleur foncée, laissait voir les grosses boucles argentées qui encadraient harmonieusement un visage un peu long.

Elle était "démodée," c'était incontestable ; mais malgré son humeur moqueuse, Robert n'éprouva pas la moindre envie de rire ; et il imita machinalement M. de Kersall, qui, se découvrant vivement, adressait à la marchande le salut le plus respectueux.

Elle s'inclina elle-même d'un air que n'eût pas désavoué une grande dame, et passa derrière le petit comptoir avec un sourire qui embellit singulièrement sa physionomie.

— Quo désirez-vous donc, monsieur Olivier ? demanda-t-elle tout en jetant un regard rapide sur son compagnon.

— Mon ami Varey (notre nouveau percepteur, qui arrive à l'instant, et dans lequel je viens de retrouver un bon camarade,) a perdu ses gants ; or, comme je l'emmène chez moi, et qu'il ne veut pas se présenter devant ma femme sans être ganté comme un Parisien qu'il est...

— Vous avez pensé aux ressources innombrables de ma boutique, dit la vieille dame, en souriant du même air qu'elle eût dit : mon salon.

Elle atteignit un carton placé derrière elle, et, le déposant sur le comptoir, elle se mit en devoir de dépaqueter quelques paires de gants soigneusement enveloppées dans du papier de soie.

— Voulez-vous choisir ce qui vous convient là-dedans ? dit-elle, les plaçant devant Robert avec une tranquillité qui contrastait avec l'embarras instinctif du jeune homme.

Celui-ci, se hâtant de chercher le point qu'il portait, lui tendit presque aussitôt la paire qu'il avait choisie.

— Les bâtonnerai-je ? demanda-t-elle sans se départir de l'aisance qui était à ses actes toute apparence servile.

Mais il refusa vivement ; il eût été presque honteux de lui imposer cette légère peine.

Tandis qu'elle prenait de la monnaie dans un tiroir, M. de Kersall posa la main sur un paquet d'images.

— J'emporte ceci pour les enfants, dit-il.

Il ouvrait déjà son porte-monnaie, mais la vieille dame l'arrêta d'un geste.

— Laissez-donc cela, dit-elle, et remettez-leur ces images de la part de leur vieille amie.

— Ce n'est pas dans nos conventions ! s'écria M. de Kersall. Je ne viendrez plus chez vous si vous agissez ainsi !

— Alors vous me priveriez à la fois du plaisir de vous voir et de celui de donner selon mes modestes moyens, dit-elle avec grâce, tout en faisant un petit rouleau des images.

— Merci, chère demoiselle. Si le temps se lève, la petite troupe viendra vous embrasser tantôt, en se rendant aux Allées. Au revoir.

— Au revoir, et mille choses à ces dames. Elles n'oublieront pas mon dimanche ?

— Nous n'aurions garde d'y manquer, vous le savez bien.

La vieille demoiselle regarda Robert.

— Puisque monsieur est votre hôte, dit-elle gracieusement, vous seriez bien aimable de le décider à vous accompagner. A défaut de plaisir, il ferait connaissance avec quelques-uns des habitants de la ville, — sans compter que, je le parierais bien, il n'a jamais de sa vie passé la soirée dans une boutique.

Robert s'inclina, remercia, promit de se rendre à cette invitation, et, à peine sorti, se tourna avec étonnement vers M. de Kersall.

— Quel est donc, demanda-t-il, cette personne originale, si vraiment distinguée ?

Olivier se mit à rire.

— Ton air surpris m'a amusé, et a dû l'amuser encore davantage, répondit-il. Mademoiselle de la Morlière porte un de nos plus vieux noms. Elle a été victime, comme cela arrive trop souvent, de la coupable faiblesse de sa mère pour un plus jeune fils, qui, élevé d'une manière déplorable, est mort à vingt-cinq ans, ayant dévoré jusqu'au dernier sou de la petite fortune de madame de la Morlière et de sa fille. Celle-ci, comprenant que le travail manuel d'une femme ne peut guère procurer qu'un strict nécessaire, a décidé sa mère, non sans peine, à sacrifier ses préjugés à l'obligation de vivre, et à transformer en magasin leur noble salon. Maintenant, elle est seule au monde, la chère vieille fille, mais elle est entourée de respect et d'affection, et elle réunit, le dimanche, l'élite de notre société. C'est une femme instruite autant qu'aimable, bonne et intelligente... Passe, mon cher ami, ajouta-t-il, ouvrant la grille, nous voici chez nous.

### III

Certaines rues retirées du faubourg Saint-Germain recèlent encore, derrière de hautes murailles, des hôtels antiques dont on a respecté la noble vieillesse, et dont aucun badigeon vulgaire n'a déshonoré la façade noircie. Mais Robert n'avait jamais rien vu qui, sous le rapport du pittoresque, ressemblât à la demeure qu'il avait en ce moment sous les yeux.

La cour sablée était vaste, un peu nue. D'étroites bordures, veuves de fleurs à cette époque de l'année, longeant la grille, et à gauche du perron s'élevait un groupe de trois magnifiques saules pleureurs, dont, en été, le feuillage devait former à cette partie de la maison un voile poétique et gracieux.

Quoique, au point de vue architectural, la construction n'offrit pas plus d'unité que de grandes lignes, elle charmait l'œil de l'artiste avec ses hautes cheminées, les fenêtres à frontons de ses mansardes, et la teinte grise de ses murailles, qu'un lierre magnifique enserrait de ses tiges vigoureuses.

Robert avait à peine eu le temps d'examiner tout cela, que M. de Kersall, l'entraînant rapidement, lui fit gravir les degrés du perron, puis, ouvrant une des portes nombreuses qui donnaient sur un large vestibule dallé, l'introduisit dans une vaste salle à



manger qui, d'après les meubles et les objets de tout genre qui la garnissaient, devait servir de lieu de réunion à la famille.

Deux de ces dressoirs en bois sculpté que nos paysans ont conservés pendant des siècles sans en soupçonner l'originalité et la valeur, offraient un assemblage aussi riche qu'harmonieux de vieille argenterie et de porcelaine de Chine. Sur les murailles, des panoplies et des trophées de chasse égayaient la teinte sombre du revêtement en chêne noirci. De bons fauteuils et des chaises à haut dossier entouraient la lourde table carrée, et il semblait, en outre, que chacun des membres de la famille eût transporté dans cette pièce le siège de ses occupations et de ses habitudes favorites. Deux vieillards, l'un à peine grisonnant, l'autre à la chevelure de neige, faisaient au coin du feu une partie d'échecs. Une femme d'un âge mûr tricotait dans l'embrasure d'une fenêtre, près d'une élégante table à ouvrage sur laquelle un petit garçon de sept à huit ans faisait une page d'écriture. Dans l'autre fenêtre, un jeune homme en veste de chasse raccommodait un filet de pêche, et enfin, assises sur l'épais tapis turo qui recouvrait toute la chambre, deux petites filles jouaient à la poupée. Elles étaient identiquement de la même taille, et leur ressemblance, aussi bien que l'harmonie inaltérable qui semblait régner entre elles, disait clairement qu'elles étaient jumelles.

Robert embrassa d'un coup d'œil cet ensemble à la fois riant et grave, doux et confortable. Il n'avait jamais vu rien de semblable, et l'épithète de "patriarcal" vint à sa pensée.

Toutes les têtes s'étaient levées à son approche; il sentit qu'on le regardait avec une curiosité qui n'était d'ailleurs nullement dépourvue de bienveillance.

M. de Kersall ne lui laissa pas le temps d'être embarrassé.

— Monsieur le percepteur de Marsay ! annonça-t-il de sa voix la plus sonore.

Puis il ajouta gaiement :

— Mon ami Varcy, dont je vous ai souvent parlé, et que j'amène à Léonie... Où est-elle, au fait, Léonie ?

— Elle s'occupe de Bébé, dit la dame au tricot, se levant, et avançant un fauteuil au coin de la cheminée. Asseyez-vous, monsieur, et permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue chez nous.

Robert répondit par quelques paroles polies, que M. de Kersall interrompit aussitôt.

— Je ne t'ai pas présenté la famille, dit-il.

Et, montrant la dame et le moins âgé des vieillards :

— Monsieur et madame du Quesnay, les parents de ma femme; — mon père, ajouta-t-il, désignant l'autre vieillard, — mon frère Armand... Et vous, les enfants, venez ici !

Le petit garçon déposa sa plume, et vint offrir au nouveau venu son front brun et intelligent.

— Celui-ci, c'est notre aîné, notre Léon, le plus bruyant des enfants quand il joue, le plus sage et le plus tranquille quand il fait ses devoirs... Et les fillettes ? Allons, Louise, Marie.

Les petites filles, toutes rouges, s'approchèrent plus lentement, et leur père passa avec amour la main dans leurs chevelures dorées.

— Ce sont deux inséparables. Quand on en appelle une, l'autre accourt aussi, de sorte qu'on ne prononce jamais un de leurs noms tout seul; on dirait que chacune d'elles s'appelle Louise et Marie... Assieds-toi là, mon cher Robert, je vais chercher ma femme...

Mais il avait à peine fait quelques pas pour sortir que, la porte s'ouvrant, madame de Kersall s'avança, portant sur ses bras le plus jeune de ses enfants.

Elle pouvait avoir vingt-huit ou trente ans. L'expression un peu grave, quoique sercine de sa physionomie, contrastait avec la gaieté de celle d'Olivier; son teint était pur, un peu brun, mais fraîchement coloré, ses traits, agréables, sans offrir une régularité parfaite, et le regard de ses yeux bruns très doux et très ferme. Enfin, quoique l'heure fût encore assez matinale, elle était habillée d'une manière irréprochable.

— Tu as gagné ton pari, ma chère, dit joyeusement Olivier. Notre nouveau percepteur est bien mon ami Varcy. Je te l'amène, et il te demandera de lui chercher une maison. En attendant, il est notre hôte.

Un sourire se dessina sur le visage de la jeune femme pendant qu'elle tendait cordialement la main à Robert, et ce sourire illumina d'une manière très douce cette physionomie sérieuse.

— Les amis de mon mari sont les miens, monsieur, dit-elle, et vous êtes le bienvenu dans notre maison. Quand au pari en question (et elle se tourna en riant vers Olivier), si vous n'avez pas tout à fait oublié votre camarade de collège, vous devez savoir qu'il a la manie d'en faire à tout propos... En apprenant votre nomination, il déclara que ce ne pouvait être son Varcy, et m'offrit de tenir...

— Vingt-cinq cigares contre vingt francs pour tes pauvres, achève M. de Kersall, inclinant la tête.

— Et j'ai gagné, reprit-elle en souriant; mais tu n'as pas perdu puisqu'une heureuse chance te rend un ami.

Quelques instants après, Robert, encore tout étourdi de cette brusque introduction dans une famille étrangère, se trouvait seul dans une chambre confortable, un peu vaste, très différente des nids parisiens, mais garnie de chauds tapis et de meubles commodes. Un bon feu flambait dans la cheminée, et de gros bouquets de houx et de bruyère, encore humides de pluie, avaient été placés dans des vases d'albâtre.

Robert, convaincu qu'il ne pouvait refuser l'hospitalité cordiale de son ami, et sentant se dissiper le malaise qu'il avait d'abord ressenti, se décida à une installation provisoire. Il finissait seulement de ranger quelques vêtements et des objets de toilette dans les tiroirs, lorsqu'on l'avertit que, midi venant de sonner, on l'attendait pour se mettre à table.

Toute la famille, en effet, se trouvait réunie dans la salle à manger, et madame de Kersall et sa mère firent avec grâce les honneurs d'un repas simple, mais abondant.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 9 SEPT. 1880 — (No. 37.)

### "LE FEUILLETON ILLUSTRE"

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à l'ajfin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le Journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit: "Feuilleton Illustré, Boite 1988 B. P."

MORNEAU & C<sup>ie</sup>, Propriétaires,

60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL